Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 34 [i.e. 35]

Artikel: Lo tserroton et la vîlhe damuzalla
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-184829

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La belle affaire: F. M..... prêtera le chien et un fusil. On mettra le vieux paletot du bureau ; de la poudre et du plomb dans les poches. Quant au permis, il sera toujours temps d'aviser, si l'on rencontre les gendarmes. D'ailleurs, on ne les rencontrera pas.

Il sort de la ville avant le jour, de peur d'être aperçu : l'absence du permis le rend timide, il évite les routes où les gendarmes peuvent chevaucher, et les villages où les gardes-champêtres veillent.

Il va de ci, de là, effrayé, indécis, aveuglé de soleil et d'espace, nargué par les alouettes, n'ayant pas fait lever une perdrix, ayant pris pour un lièvre déboulant d'un petit ravin une énorme pierre que son chien a fait rouler, la première charge encore dans le fusil, plus de pain dans le sac et l'estomac dans les jambes. Machinalement, il suit le chien qui le ramène à la grande route. Couché à l'ombre d'un arbre quelconque, il attend la nuit. On ne l'y reprendra plus.

Le braconnier, quarante ans de pratique. — Sur vingt coups de fusil successifs, il ramasse cinq lièvres, dix perdrix, cinq lapins, ce qui est, suivant d'Houdetot, qui défie à ce tournoi tous les chasseurs du monde, le suprême de l'art cynégétique.

L'apprenti chasseur, collégien, nanti d'une arme joujou, grand destructeur de moineaux, et qui a peur, pour de bon, des gendarmes. Quand il a vu tomber son oiseau, il sort gravement son mouchoir et se mouche en conscience; regarde à droite, à gauche, derrière lui, se gratte le mollet, fait une pose de cinq minutes. Rien de suspect : un bond jusqu'au pierrot, qui disparaît dans les profondeurs de sa vareuse. Il n'est pas d'exemple que l'apprenti chasseur, mineur pour le permis, se soit fait pincer par les gendarmes.

Le chasseur élégant. — Tout neuf le jour de l'ouverture, bien serré dans sa veste à boutons étincelants, grand air et belle mine. Traverse la ville d'un pied aérien, folâtre et malicieux, afin de se faire voir dans son accoutrement splendidement guerrier. Se rend à la gare sans prendre aucun train, et le lendemain repart effaré de son domicile et recommence le même manége. Il prend enfin le train d'Aix, s'arrête à l'Estaque et va se promener à la fête de Saint-Henri dans son costume de chasseur.

Il mange au restaurant champêtre où, grâce à l'obligeance du patron de l'établissement qui a fondé sur *sainte Bredouille* une véritable spéculation, il trouve le moyen de remplir son sac en vidant ses poches.

Ce prévoyant industriel, en effet, annonce tous les ans aux chasseurs malheureux qu'il a établi, chez lui, des dépôts de gibier *frais* où l'on peut se pourvoir, et que, moyennant un supplément de prix, on peut *tuer* soi-même. « Il espère, ajoute-t-il dans » son boniment, par la modicité de ses prix et sa » discrétion à toute épreuve, obtenir la confiance » de messieurs les amateurs qui, le sac plein, n'au- » ront plus à leur retour au logis à craindre ni la » mauvaise humeur de la ménagère, ni les blessan- » tes plaisanteries de leurs voisins et de leurs » amis. »

Le chasseur élégant achète donc une cargaison de gibier commandé pour la circonstance et rentre à l'heure de l'absinthe, le porte-carnier sur les talons, une petite branche de pin à la boutonnière et les souliers moins poudreux qu'au départ. Un coup de feu entendu à l'improviste le fait sursauter. Il ne sait pas démonter ni nettoyer son fusil.

Nous avons aussi les *chasseurs myopes* et j'en connais qui — lorsqu'ils se hasardent dans la campagne avec quelques amis — tuent les chiens de leurs compagnons de chasse, ou un malheureux âne qui paît tranquillement. Bien heureux encore quand ils n'envoient pas à leurs amis une bonne charge de plomb dans les reins, à la fin de la chasse, après leur avoir fait des frayeurs atroces toute la journée.

Au moindre bruit ils s'écrient :

A nous, à nous, un lièvre, gaïre ! gaïre !

Et en même temps ils vous flanquent les deux canons de leur fusil à trois pouces du nez. Avec ces chasseurs-là, on ne chasse plus; on fait de la gymnastique pour éviter leur Lefaucheux.

Le soir, les paysans les ramènent à l'auberge à moitié cassés. Ils se sont flanqués dans une fondrière ; quant à leurs chiens, ils les ont tués, chose qui les étonne au plus haut point, les ayant tués, disent-ils, en tirant sur un vol de perdrix.

Le chasseur à marier, joli garçon, Nemrod sans rival, qu'on adore aux chasses d'hiver et qu'on épouse au printemps. »

Lo tserroton et la vîlhe damuzalla.

On tserroton avâi menâ on moulo à 'na vîlhe damuzalla. Porquiè cllia dzein étâi-cllie restâ felhie ? On l'a jamé bin su. Petétrè que lè z'amœirâo n'aviont pas repondu à l'appet quand son tieu lè criâvè, âo bin petétrè que le volliâvè preteindrè trâo hiaut et que lè galants que le reluquâvè lâi ont passâ llien dâo naz. Tantià que le viquessâi soletta avoué sè tsats, et que le dévessâi férè son ménadzo et atsetâ son bou. L'est po cein que cé tserroton lâi ein menâvè on moulo.

Quand bin l'avâi prâo dè quiè vivrè, l'étâi tot parâi pegnetta et demi; la faillâi vairè âo martsi, avoué son panâi âo bré; le rebouillivè per dedein ti lè croubelions dè salarda, dè tchoux, dé poret, dè tserfouliet et autro z'herbadzo que lè païsannès portont po veindrè et le trovâvè tot trâo tchai; le râocanâvè clliâo pourrès fennès tantquè que l'aussè cè jardinâdzo la mâiti po rein.

Lo tserroton savâi que l'étâi dinsè rance, kâ lâi avâi dza z'âo z'u étâ et jamé ne lâi baillivè que tant qu'ài coutès d'on verro dè crouïo vin, quand bin cé pourr'hommo châvè tant ein détserdzeint lo bou, tandi que tsi lè z'autrès dzeins l'avâi adé demi-pot et dâo pan et dè la toma tant que l'ein volliâvè; assebin sè peinsâvè: quand porri la chemarotsi, m'einlévâi se lo fé pas.

Cé iadzo quie, quand lo bou fe détserdzi, laissâ s'n'appliâ sein pi l'attatsi tandi que montâvè à l'hotô po étrè pâyî. Lâi avâi su la trablia onna metse dè bio pan blian et onna livra dè buro que la vîlhe vegnâi d'atsetâ et que le n'avâi pas onco reduit dein lo boufet, et tot ein compteint l'ardzeint à cé l'hommo, le lâi fâ :

— J'ai tout à fait négligé d'aller chercher du fromage, sans cela je vous aurais dit d'accepter une bouchée, mais le beurre n'est pas tant du goût des hommes.

— Oh! porquiè pas! se repond lo gaillâ, tot fâ panse, ma brâva dama. Adon sein sè geinâ, sè chîtè, soo son gros couté, l'âovrè, lo pânè su la cousse, preind lo pan, ein copè on pecheint chiquié, tirè vers li l'assiéta dâo buro et sè met à eimbardouffâ son pan po férè onna bouna crota.

La vîlhe que n'avâi pas z'u idée dè lâi bailli oquiè à medzi arâi volliu l'insurtâ et lâi trairè dè la botse la mooce que lâi irè dza; mâ le n'ousâ pas. Lâi fasâi maubin dè vairè son pan eintanâ et d'ourè crouci cé bon crotson; adon, dè poâire que tot ne passâi avau lo cou dè cé lâo, le va vai la fenétra dâo pâilo et criè tant que le pâo :

— Charretier! charretier! vos chevaux fuyent allez vite, courez!

Lo tserroton que savâi que sè duès z'héguès que n'aviont qu'on ge dè bon eintrè lè duès ne volliâvont pas allâ asse râi que lo télégraphe, et que sè peinsâvè prâo porquiè la vîlhe lâi desâi cein, fâ asseimbliant d'étrè bin accouâitî; reinvaissè sa chaula que bas, fâ on bon crâo dein la metse dè pan qu'étâi tot frais, fourrè la livra dè bûro dein cé crâo, rapédze lo crotson po cein boutsi, fourrè lo pan dézo sa rouliére et trace avau lè z'égras.

La vîlhe étâi tant b'n'ése dè lo vairè parti dévant que l'aussè tot rupâ, lâi criè du amont lè z'égras :

— C'est bien dommage que vous n'ayez pu manger davantage, mais ce sera pour une autre fois.

— Oh! ne fâ rein, y'é prâo, que lâi repond l'autro, à on autro iadzo, bondzo.....

Ora, qu'a de et qu'a fé la vîlha damuzalla quand l'a volliu allâ vouâiti diéro lo tserroton avâi medzi?

On l'a jamé bin su, mâ m'émagino que le n'a pas trâo recaffâ.

La mare de bouillon.

V

Depuis cette nuit funeste où il avait causé la mort d'un homme, Georges ne cherchait plus les occasions de rencontrer Henriette. Pouvait-il, lui, assassin, prétendre encore à la main d'une honnête fille? Il n'aurait plus osé seulement l'aborder; il eût craint qu'Henriette ne lût son crime sur son front.

Si le corps est la prison de l'âme comme on l'enseigne dans les religions, il y a des moments où l'âme, violemment troublée, abat les portes de sa prison ou du moins les entame. L'enveloppe la plus robuste s'étiole au contact des grandes douleurs morales. Georges Moissey, ce grand beau garçon svelte comme la tige des blés, fort comme le tronc des chênes, pâlissait, maigrissait chaque jour. Il changeait à ce point que maître Guillaume, son père, un gras campagnard à face rebondie, qui aimait ses aises et son café *bien coiffé*, s'aperçut un beau matin de la pâleur du malheureux.

— Ah! ça, mais, Georges, commença-t-il, que signifie cette mine que tu me montres? Est-ce que tu voudrais t'en aller comme défunt ta pauvre mère? Je ne le souffrirai pas, morbleu! Je n'ai que toi. A qui laisserais-je mes fermes et mes prés à pommiers? et mes prairies où l'herbe croît si drue? Je te défends d'être malade, entends-tu bien?

— Dame père...

— Sournois! si je t'avais cru une poule mouillée, je... monsieur ne s'avise-t-il pas d'être un garçon poétique maintenant, et de mourir d'amour comme dans les livres! C'est à me repentir d'avoir payé ton éducation au collége de Coutances. Moins de latin et tu aurais été plus sage...

— Le peu que j'ai appris ne m'a pas fait désirer vous quitter; je ne vous ai jamais manifesté le désir de me fixer à la ville, j'ai toujours aimé beaucoup la culture des champs dans ce doux pays...

— Ouais! un doux pays où il y a parfois des vents à décorner nos bœufs! Ce n'est pas pour rester avec moi peut-être que tu n'as montré aucune répugnance à devenir cultivateur comme ton père... Quant au doux pays... ce sont plutôt deux beaux yeux qui sont doux...

Une rougeur de pourpre envahit subitement les joues pâles de Georges.

— Allons, console-toi, mon garçon, je ne veux pas te voir malade, et puisque tu l'aimes tant, cette jolie fille, tu es assez riche pour deux, après tout. Quel jour désires-tu que j'aille la demander en mariage pour mon fils à ses parents? Je suis prêt.

Au lieu de se précipiter dans les bras de maître Guillaume, ainsi que s'y attendait celui-ci, Georges, dont le regard s'était tout d'abord éclairé de joie, rebaissa subitement la tête.

— Alors si ce n'est pas ça, qu'est-ce que tu as donc? s'écria maître Guillaume au comble de l'étonnement; j'ai droit de le savoir. Encore une fois, je te défends d'être malade, et tout ce que tu me demanderas, entends-tu bien, mon garçon, tout, je te l'accorderai, aussi vrai que le soleil nous éclaire! Nous partirons demain pour Avranches, consulter le médecin.

— Je n'ai pas besoin de médecin.

— Qu'est-ce que tu as enfin?

— Rien. Je ne souffre pas. Seulement... vous avez bien deviné... Je vous suis, on ne peut plus reconnaissant, mon père, mais j'ai peur qu'Henriette...

— Allons donc! un garçon tourné comme tu l'es! Elle a beau être jolie la fillette, tu n'es pas mal non plus, toi! et puis, elle n'a pas le sou.

— On n'est pas aimé, parce que l'on est riche...

— Ça ne nuit pas, ça ne nuit pas, répéta le père Guillaume très-positif de sa nature, et qui était — il s'en cachait fort — beaucoup moins délicat que son fils et beaucoup plus expéditif sur les moyens de plaire au beau sexe.

— Ta démarche me comblerait de joie, permets-moi pourtant, mon bon père, de m'assurer auparavant que ta demande ne sera pas repoussée. Il y a longtemps que je n'ai vu Henriette...

Il balbutiait, pâlissait de nouveau en prononçant le nom de la jeune fille. Le père attendri, reprit d'une voix qui tremblait un peu :

— Je ne te cacherai pas, Georges, que j'ai été touché de ta conduite. Je t'avais défendu de penser à jamais épouser une fille pauvre; tu as eu la bonne volonté de m'obéir, tu as fui la rencontre d'Henriette Pilon et, je te l'affirme, je t'en sais gré. Mais, quoi! on n'est pas de pierre. J'ai aperçu l'autre jour la fillette, qui, de son côté, est toute pâle, car, malgré tes craintes, je suis certain qu'elle aussi t'aime bien. Donc plus de soucis, mon garçon, tu auras Henriette, qui, je le reconnais, est une brave petite fille.

Cette fois Georges tomba dans les bras de son père, qui sentit une larme tomber sur ses joues.

« De mon temps, on n'était pas si impressionnable », pensa-t-il, mais il se garda de faire cette réflexion tout haut, se contentant de hausser les épaules.

Après cette explication, maître Guillaume Moissey, qui ve-